



La passion de l'art primitif. Enquête sur les collectionneurs de Brigitte DERLON et Monique JEUDY-BALLINI

Gilles Bounoure



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jso/5763>

DOI : 10.4000/jso.5763

ISSN : 1760-7256

Éditeur

Société des océanistes

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2009

Pagination : 156-157

ISBN : 978-2-85430-024-6

ISSN : 0300-953x

Référence électronique

Gilles Bounoure, « *La passion de l'art primitif. Enquête sur les collectionneurs de Brigitte DERLON et Monique JEUDY-BALLINI* », *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 128 | janvier-juin 2009, mis en ligne le 20 mars 2009, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jso/5763> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jso.5763>

semblent se considérer les uns les autres comme des espèces animales différentes » (p. 19) ;

- Applications : la différence des genres de vie a provoqué la naissance des castes en Inde (p. 20) ;
- Il n'y a pas de séparation radicale entre animaux et êtres humains dans les conceptions asiatiques, tandis qu'il y en a une dans les conceptions occidentales (p. 22) ;
- « Le Chinois, par sa mentalité concrète, répugne à commander des actes qu'il n'exécute pas. Il n'a donc pas eu de « techniciens » (que nous pourrions appeler « les intellectuels de la production ») » (p. 23) ;
- En Occident, « l'individu ne se comporte pas selon une morale concrète a posteriori, déterminée par les circonstances extérieures, mais selon une morale abstraite a priori, déterminée par des impératifs catégoriques » (p. 25) ;
- « La conception occidentale du fascisme, c'est-à-dire du chef qui commande et auquel on obéit, n'est possible que dans les régions méditerranéennes et celles à mentalité pastorale » (p. 33), etc.

Pour stimulants qu'ils paraissent, ces constats, on le voit, sont d'une portée scientifique discutable. L'approche qu'ils consacrent semble parfois plutôt répondre à un inventaire à la Prévert qu'à une démarche expérimentale au protocole rigoureux. Quoi qu'il en soit, pour les lecteurs du siècle de la mondialisation, cette réédition offre la chance de pouvoir évaluer un texte qui transgresse – du moins selon les canons actuels de la recherche ethnologique – l'interdit de la macro-analyse. Aussi le sociologue-commentateur, Jean-François Bert, s'emploie-t-il, dans la seconde partie de cet opuscule (pp. 39-80) à situer paradoxalement les analyses de grande généralisation, produites par Haudricourt et son double, dans « un certain sens du concret ». Encore que la réserve principale qui puisse être portée aux résultats de cet essai soit justement d'avoir étendu à des cultures non observées directement le fruit des observations directes de terrains concrets. Tout cela reste prisonnier d'une posture de type « impressionniste » qui n'entraîne pas l'adhésion du lecteur, quel que soit le niveau scientifique souhaité.

Tout en reconnaissant le caractère « iconoclaste » (p. 39) des propos d'Haudricourt, Jean-François Bert essaie de sauver la mise en tentant de légitimer d'abord les énoncés par la psychologie de son auteur (pp. 42-60), en rappelant en particulier la polyvalence des approches mises en œuvre, au fur et à mesure des missions accomplies sur les terrains asiatiques. Six pages de notes et de croquis de terrains d'Haudricourt sont présentées en fac-similés pour étayer ce propos. Le commentaire classe ensuite les arguments d'Haudricourt autour de trois critères (pp. 60-76) : le traitement comparé des humains, des plantes et des animaux (qui a abouti à l'article emblématique paru dans *L'Homme* en 1962), les modes d'ascension de l'individu (reprenant en particulier l'exemple des castes), et l'organisation de la conduite des individus. En procédant à leur examen critique, il suggère des rapprochements avec des auteurs d'horizons les plus divers tels Pierre Gourou, Karl Marx, Gilles Deleuze, Félix

Guattari, Michel Foucault et Fernand Braudel. Sa conclusion (pp. 77-80) revient utilement sur trois questions dirimantes touchant à la pertinence des modèles généralisants en anthropologie, à une définition préalable de la notion de « mentalité », et aux limites de la comparaison dans des domaines dynamiques et donc susceptibles d'innover.

On tolère d'habitude les macro-analyses de la part des « civilisationnistes », mais rarement de la part des ethnologues, du moins dans l'orbite francophone. Pour leur défense, on arguera que les *cross-cultural studies* anglo-saxonnes (que l'on traduira suivant le cas par études « transculturelles » ou « interculturelles ») ne s'embarrassent guère de restrictions aux droits du comparatisme élargi. On considérera aussi que l'anthropologie s'habilite à procéder à une synthèse de grande échelle, au terme d'une analytique cumulée de terrains multiples. Le passage de l'ethnographie à l'anthropologie implique une procédure incontestablement comparative, mais la taille de l'article ne donne manifestement pas à Haudricourt les moyens de sa comparaison. Elle rappelle un peu la tripartition du monde en « république des beaux-frères », « république des cousins » et « république des citoyens » avancée à la même époque par Germaine Tillion dans *Le harem et les cousins* (1966). Mais depuis lors, Jack Goody, en particulier dans son ouvrage *Le mariage en Eurasie* (1986) et surtout *L'Orient en Occident* (1999), nous a habitués à des analyses beaucoup plus fines sur d'aussi vastes domaines, en faisant porter l'analyse sur des données effectivement comparables et non plus sur des traits aléatoires ne présentant aucune valeur d'échantillon statistique.

En ces temps de « forte attraction » chinoise et/ou indienne, l'essai d'Haudricourt peut certes susciter un certain regain d'intérêt, mais ce serait sans doute moins pour la méthode que pour la matière. À la différence de Jean-François Bert, j'interpréterais finalement le fait qu'Haudricourt ait préféré user d'un pseudonyme pour signer ce texte, moins comme une manière de rendre justice à un alter ego inconnu (« poète et ami ») que comme un principe de précaution destiné à en limiter *a priori* tout crédit scientifique excessif. S'il n'y engage pas son nom, c'est qu'il peut douter en effet de l'orthodoxie scientifique de la méthode et de ses résultats.

Raymond MAYER,
Université Omar Bongo de Libreville
et Université de Lyon 2

DERLON Brigitte et Monique JEUDY-BALLINI, 2008. *La passion de l'art primitif. Enquête sur les collectionneurs*, Paris, Gallimard, 324 p., bibliogr., index thématique.

Toutes deux membres du laboratoire d'anthropologie sociale du Collège de France, Brigitte Derlon et Monique Jeudy-Ballini se sont fait connaître avant tout par leurs articles et ouvrages d'ethnologie consacrés respectivement à la Nouvelle-Irlande (Derlon, 1997) et à la Nouvelle-Bretagne (Jeudy-Ballini, 2004).

Après s'être intéressées plus ou moins directement aux « objets d'art » créés dans ces deux aires stylistiques parmi les plus inventives de toute la Mélanésie, ainsi qu'à leur « contexte de signification » originel, elles ont reporté leurs investigations sur ceux des Occidentaux qui s'intéressent à ces arts, jusqu'à les doter d'un nouveau « contexte de signification ». Elles ont ainsi été amenées à enquêter en ethnologues « sur l'imaginaire des collectionneurs d'art primitif » qu'elles sont allées interroger, en France principalement. Leur conclusion est que « toute collection n'est jamais qu'une forme de réappropriation identitaire qui, à une certaine image de l'altérité, surimpose le reflet de soi. »

L'ouvrage, réparti en quatre chapitres (L'émotion révélatrice ; Hasard, inauthenticité, créativité ; La traversée imaginaire des frontières ; Le prix de la passion) encadrés par une introduction et une conclusion, relève principalement de l'analyse du discours, et les faits, les objets eux-mêmes en sont quasiment absents. Quoique publiés sans nom, les propos recueillis auprès de la soixantaine de collectionneurs réels ou prétendus formant « l'ethnie » étudiée peuvent amuser les initiés qui reconnaîtront aisément certains de leurs auteurs. L'ouvrage a de ce point de vue un réel intérêt anecdotique, assez conforme à l'esprit de ce milieu restreint d'« amateurs » (souvent professionnels !) très attentifs aux échos, aux « tuyaux » et aux « confidences ».

Sur d'autres questions, concernant par exemple les significations prêtées par leurs possesseurs privés occidentaux aux objets océaniques, qui auraient intéressé au premier chef les lecteurs du *JSO*, l'ouvrage est peu disert, mais les enquêtrices répondent d'avance (p. 272), en reprenant une formule d'Irving Goffman, que leur « travail – fondé sur une analyse des discours – est « suffisamment vulnérable dans le champ qu'il s'autorise pour qu'on ne lui fasse pas grief de ne pas explorer ce qu'il ne prétend pas explorer ». Pour rester dans ce champ si fermement borné, on doit cependant relever l'étroitesse de l'échantillon de population observé, avec une écrasante majorité de collectionneurs d'arts d'Afrique noire, qui ont développé leur propre rhétorique, ou leur jargon, difficile à imposer ou à transposer pour les objets « primitifs » d'autres provenances, telle la stupéfiante « intériorité du regard » prêtée aux masques d'Afrique de l'Ouest, que « matérialise » parfois un cache noir disposé à l'arrière du masque.

Les enquêtrices insistent sur un autre point :

« Traitant aussi des représentations relatives à l'argent, elles critiquent la vision commune voulant que le langage de la passion ne soit qu'un écran à des motivations économiques inavouées. »

Quoique beaucoup de leurs interlocuteurs soient notablement impliqués dans des échanges commerciaux d'objets, et qu'on puisse discuter le principe retenu par cette enquête (p. 32), « est collectionneur quiconque s'estime tel », parce que ce titre est exploité sans scrupule par certains marchands d'art, la recherche du profit économique semble en effet céder assez souvent le pas à d'autres motivations plus « gratuites » ou même coûteuses, le snobisme notamment. L'Occident capitaliste offre certainement des activités plus

rentables que le commerce des objets d'art dit « primitif ».

Toutefois, c'est la limite de leur analyse du discours des collectionneurs, les enquêtrices ont négligé ce pan discursif du « contexte de signification » que représentent tous les écrits, livres ou périodiques, à but tantôt commercial, tantôt scientifique, et le plus souvent l'un et l'autre, auxquels s'abreuvent les collectionneurs (et les marchands) pour nourrir leurs connaissances et leurs conversations, c'est-à-dire leur discours et leurs fleurs de rhétorique. C'est sous l'influence de ces « connaisseurs » que les catalogues de ventes publiques sont devenus de plus en plus diserts, un même objet présenté en une ligne voici 50 ans pouvant donner lieu aujourd'hui dans une « vente de prestige » à une notice de plus d'une page, certes plus informative, mais débordant aussi de cette « passion de l'art primitif » susceptible de séduire des enchérisseurs, et que ce livre n'étudie pas sous cet aspect. Les collectionneurs ne font pas que parler entre eux ou avec les ethnologues qui les interrogent, ils lisent, retiennent, répètent ou discutent, écrivent parfois, et c'est cette vaste activité langagière, tendant toujours à un profit, psychologique ou économique, le boniment de soi-même ou celui des objets considérés, qui aurait mérité d'être observée et caractérisée dans son ensemble, sans pour autant sortir du « champ » de l'analyse du discours, mais pour l'asseoir plus solidement.

RÉFÉRENCES CITÉES

DERLON Brigitte, 1997. *De mémoire et d'oubli : anthropologie des objets malanggan de Nouvelle-Irlande*, Paris, MSH.

JUDY-BALLINI Monique, 2004. *L'Art des échanges. Penser le lien social chez les Sulka*, Lausanne, Payot.

Gilles BOUNOURE

CAZAUMAYOU Sophie, 2007. *Objets d'Océanie. Regards sur le marché de l'art primitif en France*, prolégomènes de Paul de Deckker, Paris, L'Harmattan, 278 p., bibliogr., 16 ill. dans le texte.

Issu d'une thèse de doctorat en ethnologie, cet ouvrage est le premier à s'intéresser au sujet apparemment très circonscrit du marché des objets d'art océanique dans ce pays, où n'exercent aujourd'hui, à côté de quelques centaines de leurs confrères « généralistes » en « arts primitifs », qu'une poignée d'antiquaires se cantonnant exclusivement dans cette spécialité. Cette spécialisation étroite est du reste un phénomène récent. Amorcé à la fin des années 1980, il est resté stable et de peu d'importance dans le volume global du marché des « arts primitifs » où, de longue date, la part du lion revient aux spécialistes de l'Afrique. Mais il serait aventuré de conclure que la taille réduite du marché des objets océaniques le rend plus facile à observer que celui des antiquités africaines, auquel d'assez nombreuses recherches ont été consacrées sans beaucoup de réussite.

Comme le rappelle Paul de Deckker dans sa préface, Sophie Cazaumayou avait initialement entrepris de reconstituer le cheminement des objets traditionnels kanak dans les collections occidentales et principalement françaises, avant de découvrir l'existence de répliques et de pastiches, sinon de faux, exécutés en France dès la fin du XIX^e siècle et au début du suivant. Il est bien connu que le peintre Vlaminck, amateur d'art kanak, aimait aussi sculpter le bois dans ce « style » même. Mais d'où tenait-il ses modèles et que devinrent-ils ensuite ? C'est par de telles interrogations successives qu'elle en est venue à passer d'un travail d'histoire des collections à l'ébauche d'un panorama historique de cette activité marchande décisive à la fois pour la connaissance des objets et l'inflexion du regard européen sur leurs civilisations d'origine.

Comme elle l'indique pp. 17-21, ce commerce, dès son apparition, a toujours eu deux faces, l'une officielle et « confidentielle », l'autre officielle et « transparente » au moins dans ses principes. D'un côté des transactions de gré à gré, voire des « échanges », en galerie, en chambre ou même entre particuliers nullement soumis à l'obligation du « livre de police » imposée aux antiquaires, beaucoup de paroles et peu de traces écrites. De l'autre des ventes publiques réservées dans ce pays-ci, jusqu'à la réforme de 2002, à des « officiers ministériels », notaires, huissiers ou commissaires-priseurs, et donnant obligatoirement lieu à « procès verbal », mais non forcément à catalogue, moins encore à notice appropriée et illustrée permettant de repérer les objets. Recours à des prête-noms, « syndicats » d'acheteurs se répartissant ultérieurement la marchandise, rachats par les vendeurs, transactions après les ventes, pour ne citer que les pratiques les plus avouables, font estimer aux habitués que les « procès verbaux », vitrines légales des ventes, correspondent rarement à la réalité.

Cette « logique » du marché explique que S. Cazaumayou ait concentré ses recherches sur les « ventes à catalogue » permettant seules de suivre (quoique en pointillé) la circulation marchande des objets océaniques. Elle s'attache longuement (pp. 103-115, 237-240 et *passim*) à analyser « une vente "phare" », celle de la collection Éluard-Breton (2-3 juillet 1931), qui continue de frapper les esprits davantage que les textes, les expositions et autres manifestations où les surréalistes de cette époque et des suivantes ont marqué leur passion pour les arts du Pacifique.

« On peut s'interroger sur la présence et le rôle joué par les experts dans cette vente. Charles Rotton et Louis Carré sont-ils simplement 'apporteurs d'affaires' ou ont-ils conseillé ou participé à la rédaction du catalogue ? » (p. 109)

Dans un entretien devenu célèbre (parce qu'il y réclamait l'entrée au Louvre des « arts dits "primitifs" »), Ch. Rotton a narré à Pascal Pia comment Breton et Éluard lui avaient « demandé, ainsi qu'à L. Carré, d'organiser cette vente » et comment le catalogue qu'en firent les experts « parut alors révolutionnaire aux habitués de l'Hôtel des Ventes », avec des « prix d'adjudication, fort élevés pour l'époque, (qui) dépassèrent nos espérances. » (Rotton, novembre 1957 : 72-76).

S. Cazaumayou (qui ignore cet entretien) assure que pour cette vente, « Breton et Éluard ne se séparent que d'une partie infime de leurs collections » (p. 108). Cette assertion, dépourvue de sources comme d'indices, est loin de correspondre à la réalité. D'après les photographies successives de ses deux ateliers et ses inventaires personnels, Breton ne posséda jamais plus d'une centaine d'œuvres d'Océanie et il était au moment de cette vente dans un dénuement extrême. Quant à Éluard, qui contrairement à Breton pratiquait sans vergogne un commerce d'art dont il avait les moyens financiers, une bonne indication de ce qu'il avait conservé ou acquis après la vente est le catalogue des objets dont il proposa l'acquisition à Roland Penrose, en 1938, que ce dernier a malicieusement reproduit dans ses mémoires (1983 : 168-169), et que la chercheuse aurait eu intérêt à examiner.

S. Cazaumayou avance, à propos d'une autre vente importante de l'époque, celle de la collection Tual (10 février 1930), où fut vendu un « poteau de case » kanak, que ces « sculptures sont quasiment absentes des ventes » ultérieures, en raison d'un « numerus clausus » qui se serait « établi et dynamisé[r]ait en retour le marché ». « Ce n'est qu'en 1988 », ajoute-t-elle, « après une absence totale de sculpture kanak sur le marché, qu'un gardien de case appartenant à la collection Tzara atteint la somme de 280 000 francs » (pp. 147-148). Assertion si surprenante qu'elle appelle vérification. D'après un bref sondage dans les catalogues des seules ventes publiques parisiennes, un gardien de case formait le lot 212 de la vente du 20 décembre 1974 à Drouot, une « statue d'homme nu » kanak était mise aux enchères le 14 décembre 1976 à Drouot-Rive gauche (lot 133), une « statuette masculine » kanak de la collection André Lhote était adjugée 8 000 francs au Palais d'Orsay le 17 décembre 1979 (lot 246), une « statuette d'homme en bois les mains posées sur les hanches, base en piquet, Nouvelle-Calédonie » composait le lot 32 de la vente du 25 février 1980 à Drouot-Rive gauche, une « figure d'ancêtre féminin » de Nouvelle-Calédonie était proposée à Drouot le 27 mai 1983 (lot 157), une « grande sculpture » kanak était adjugée 42 000 francs le 6 décembre 1986 à Drouot (lot 150), et ce relevé pourrait facilement être allongé. La plupart de ces catalogues manquent à la bibliographie reproduite en fin d'ouvrage, qui n'en cite qu'une trentaine pour la période 1960-2007 (sur plus d'un millier publié). Parfois, la chercheuse a même omis de prendre en compte ceux qu'elle cite : tout comme le n° 157 de la vente du 27 mai 1983, qui lui a échappé, les n° 356, 358 et 359, « statuettes-fétiches » et « poteau de case anthropomorphe » de Nouvelle-Calédonie, de la vente Flagel-Portier à l'Hôtel Drouot des 4 et 5 décembre 1930 (soit quelques mois après la vente Tual, et elle mentionne pourtant ces objets p. 256 !), lui auraient épargné l'absurde théorie d'un « numerus clausus » organisé par les marchands d'art primitif, et celle aussi fragile qui en découle, de « la création de la rareté », formant la matière de tout un chapitre de son livre.

Documentation insuffisante et inégalement exploitée sur les sujets « pointus », c'est ce que les connaisseurs du marché concluront vite de cet ouvrage, qui

sera néanmoins utile à la fois aux profanes pour les nombreuses données correctes qu'il réunit et vulgarise, et aux futurs chercheurs pour les jalons qu'il fournit et les pistes qu'il ouvre, malgré les perspectives politiques, financières et économiques qui manquent à ce travail. Pour s'en tenir aux arts traditionnels kanak particulièrement étudiés par S. Cazaumayou, il est clair que leur « réception » (y compris marchande) en Occident s'est modifiée avec les événements survenus sur « Le Caillou » dans les années 1980, puis avec l'ouverture d'un musée local digne de ce nom. Dans la décennie antérieure, les marchands français détenteurs de pièces de cette origine, ne trouvant pas preneur en France, n'hésitaient pas à les mettre en vente à Londres, non seulement à cause d'un taux de change favorable, mais parce que cette ville était alors la principale plaque tournante du marché mondial des arts primitifs, auxquels s'intéressaient aussi des banques et des fonds de placement de Grande-Bretagne et d'Europe.

Il y eut aussi une époque où la première place de ce marché était New York. Ce fut un temps Bruxelles, malgré une fiscalité plus lourde qu'ailleurs sur les ventes publiques, mais c'est depuis une bonne décennie Paris, où viennent même s'installer d'importants marchands étrangers. Dans de futures recherches, S. Cazaumayou elle-même ou ses successeurs auront notamment à expliquer pourquoi les deux principales maisons internationales de ventes aux enchères, Sotheby's et Christie's, ont choisi depuis d'assez nombreuses années d'organiser à Paris, et non plus à New York ou à Londres, leurs « grandes » ventes semestrielles d'art primitif, souvent avec des objets importés d'outre-Atlantique et voués à retraverser l'océan avec leurs acquéreurs américains. Ou encore pourquoi, lors même que les pièces océaniques importantes sont de plus en plus rares sur le marché, du fait de la création ou de l'agrandissement de nombreux musées publics et privés, le nombre de galeristes parisiens susceptibles d'en faire le commerce a plus que quadruplé en deux décennies... Ces « paradoxes économiques » (il y en a d'autres) justifient largement la prudence avec laquelle S. Cazaumayou a sous-titré son livre, *Regards sur le marché de l'art primitif en France* et borné son ambition à préciser « l'ampleur du terrain de recherche à défricher ». Malgré ses imperfections, ce volume ouvre un vaste chantier qui pourrait éclairer les Océaniques actuels sur le devenir de certains de leurs vestiges artistiques et il faut savoir gré à S. Cazaumayou de s'y être la première engagée.

RÉFÉRENCES CITÉES

- RATTON Ch., 1957 (novembre). Entretien avec Pascal Pia, *L'Œil*, pp. 72-76.
 PENROSE Roland, 1983. *Quatre-vingts ans de surréalisme*, Paris, Cercle d'art.

Gilles BOUNOURE

BRIANCHON Alain, 2007. *Art d'Océanie - Art of Oceania*, Nouméa, éditions Footprint Pacifique, 189 p., bibliogr., glossaire, nombreuses ill. couleur.

Avec la publication de cet ouvrage bilingue français-anglais⁴ richement illustré de quelque 150 photos, le galeriste de Nouméa Alain Brianchon présente à un large public une sélection d'objets océaniques inédits, faisant partie de collections privées. C'est avec une grande curiosité que les amateurs d'art océanien découvriront, au fil des ces 189 pages, tout un éventail de pièces inconnues, plus ou moins anciennes, qui vont des étoffes d'écorce aux statuettes, en passant par des armes, monnaies, chasse-mouches... originaires de Mélanésie et de Polynésie occidentale. C'est à dessein que l'auteur n'a pas retenu ici les objets de Micronésie ou de Polynésie orientale beaucoup plus rares dans ces collections.

Ce bel ouvrage qui se présente comme un catalogue d'exposition va bien au-delà de cette ambition avec 18 pages de présentation de ces sociétés et de leur histoire (L'Océan Pacifique ; Bref historique de la colonisation du Pacifique ; Arrivée des Européens ; Les relations entre Européens et Océaniques), 12 pages de références bibliographiques et 3 pages de glossaire. Les objets sont présentés de façon géographique : Australie (pp. 20-33), Papouasie Nouvelle-Guinée (pp. 34-71), Salomon (pp. 72-83), Vanuatu (pp. 84-101), Nouvelle-Calédonie (pp. 102-125), Fidji (pp. 126-139), Tonga (pp. 140-151), Samoa (pp. 152-159) et Wallis-et-Futuna (pp. 160-171). Chaque fois, la première page présente en quelques mots le pays et son histoire avec l'appui de gravures ou de photographies anciennes ; suivent les photographies des objets, toujours légendées, avec le nom de ceux-ci, leur provenance, le lieu et la date de l'acquisition, leurs matériaux (avec le nom des espèces, que l'on aurait souhaité voir en italiques pour leur identification latine) et leurs dimensions, et assorties d'un commentaire sur l'objet et parfois de quelques éléments d'analyse du rôle de ces objets dans la société. La présentation de photos en gros plan de certains détails des objets permet d'en avoir une vision beaucoup plus précise, tout comme les vues multiples d'un même objet donnent l'impression de faire réellement la visite de ce « musée » en tournant autour des pièces ou en s'en approchant pour en saisir tous les détails.

L'Australie est illustrée par seize objets, boomerangs gravés, propulseurs de sagaies, massues, boucliers et bâton feu. Les trente-deux objets de Papouasie comptent notamment un masque de Nouvelle-Bretagne avec des photographies de son utilisation *in situ* en 1971 et diverses statuettes de Papouasie occidentale (Irian Jaya). Puis viennent des *maro*, pagnes en écorce battue du lac Sentani ou de la baie de Humboldt et des *kutubu* ou vêtements en écorce battue de figuier pour protéger le haut du corps de la pluie. Enfin, nous avons divers autres objets de la vie quotidienne (plat à nourriture, appuie-nuque ou banc, crochets à nourriture, pinces à linge tapak, manche de pilon à sagou...), des masques rituels ou représenta-

4. Grâce à une traduction en anglais faite par Roy Benyon, traducteur à la cps.